

Armelle Carbonel

**Majestic
Murder**

Éditions Fleur Sauvage

*À mon fils...
Sans ton amour, j'errerais dans l'incomplétude.*

Prologue

Il écoute.

Le chant sinistre du vent siffle à travers les tentures pourpres, le murmure indistinct des rixes s'étend comme un bourdonnement sourd à la lisière d'un poumon malade greffé au sud des quartiers pauvres.

Il voit.

Les ombres grimpent le long des plinthes, s'épanouissent en corolles sur les colonnes en pierre érigées à la gloire de son talent.

Alors il entend.

Un air de jazz grésille sur le gramophone tandis que la voix acidulée de Mildred Bailey chante *I'm Nobody's Baby*.

Enfin, il ressent.

Le vide se remplit du désir impérieux d'étancher la soif de mots qui le tiraille.

L'écran s'ouvre sur une page vierge. Le curseur clignote, attendant les instructions de ses doigts en suspension au-dessus du clavier. Son regard oscille entre les ombres des sièges inoccupés et la luminosité éclatante de ce rectangle nu qui attend désespérément qu'on le nourrisse. La musique orchestre le temps tandis que ses mains flottent à quelques centimètres des touches comme si une surface invisible interdisait tout contact. Les rouages de son cerveau s'activent pour saisir une idée, une phrase, un mot... Rien qu'un mot !

Essaie... Sois inventif ! Écris n'importe quoi, mais écris !

Il maudit.

La frustration s'enracine profondément. Rien pour contredire la conviction qu'il lui faudra exhumer, une fois encore, l'œuvre tragique de sa vie.

Tout en lui se fige. Ne subsiste que le néant qui l'attire

inexorablement vers une fin sans commencement... Le vide reprend sa place, paralyse ses facultés. Liquéfaction des sens, mélasse immonde de rage et de détresse qui explose dans sa gorge dans un hurlement que lui seul entend.

Les ombres du passé l'ont suivi. Depuis les murs gris de l'orphelinat.

Désormais, elles ne le quittent plus.

Il n'est pas de taille à lutter contre elles. Alors il les autorise à prendre possession de sa mémoire endommagée, comme on remonte au galop un long chemin de cailloux. Avec de gros sabots. Diablement cloutés, quitte à faire mal...

Un dortoir austère, une enfilade de lits métalliques coiffés de crucifix en bois. Des orphelins, unis pour le pire car le meilleur leur a été ôté à la naissance. L'odeur d'ammoniaque incrustée du sol au plafond, tel le parfum illusoire d'une mère. Un abandon qu'il surmonte en reportant son amour sur une famille comptant des milliers de membres de tous âges. Des regards tournés sur son existence, semblables à des générations de bienveillance alignées en rangs serrés. Une famille composée de livres.

Des histoires fantasques qui lui ont apporté le réconfort aux heures sombres. L'évasion aux heures creuses. Les émotions aux heures volées. Une famille l'isolant des rires blasés des pensionnaires les plus âgés, mêlés aux pleurs déchirants des plus jeunes, ces minots plongés dans l'incompréhension.

Sans père ni mère.

Des âmes errantes. Des erreurs de la nature.

Les livres, comme une échappatoire à la violence quotidienne nourrie par la douleur et la solitude. Un exutoire aux sanctions portées en cas de désobéissance. Un remède contre les privations, la discipline, l'enfermement.

Les blessures qu'il s'inflige à chaque manquement au règlement. Pour ne jamais oublier. Ne pas recommencer. Jusqu'à ce qu'il quitte, par la force de l'âge, le seul foyer qu'il ait vraiment connu, poussé vers l'extérieur au même titre qu'un objet désormais indésirable.

Indésirable. Il l'a toujours été. Rien de bien nouveau, en somme.

Se retrouver propulsé dans la centrifugeuse du monde, en

roue libre, lancé à cent à l'heure sur des rails sinueux filant vers une destination inconnue. Terminus : Hollywoodland.

Reconstruire une famille. Tapisser les murs de tranches patinées, couleurs vives et sombres interposées sans discrimination. Une seule espèce pour contenir tous les livres. Frissonner en leur présence. À chaque ligne. Chaque page. Vivre par procuration. Subir l'incomplétude de sa propre existence à travers le prisme déformant de l'autre.

Et par un soir pluvieux, embrasser la Mort. L'enlacer et se blottir dans la sécheresse de son sein. Choisir d'écrire pour s'inventer une histoire, des amis, un passé plus simple qu'imparfait. Appartenir enfin à la communauté des humains. Devenir quelqu'un...

Un poignard s'enfonce dans son estomac. Jusqu'à la garde.

Il se recroqueville pour contenir la nausée, au risque de vomir sa vie, se traîne jusqu'au réduit adjacent aux émanations de cire brûlante, relève sa manche, attrape la lame de rasoir posée en évidence sur la tablette et entame sa peau d'un coup sec.

Un sourire écarlate ricane sur son avant-bras.

Une blessure pour chaque péché. Sa peau en est quadrillée. Des mutilations expiatoires pour les fautes qu'il a commises.

Les plus récentes luisent encore à la lueur des bougies. La plus ancienne est enracinée au bas d'une colline où le corps disloqué de Lillian s'est échoué.

Et celle-là, quoi qu'il tente, ne disparaîtra jamais.

Il saisit une batterie de comprimés qu'il s'enfile quotidiennement en dose massive, seul remède à ses souffrances, mais sans effet sur le syndrome de la page blanche. Il avale trois cachets, déglutit péniblement, sans eau, parce que, à cet instant, l'office est un lieu inaccessible, une lucarne qu'il s'oblige à fixer pour ancrer des repères dans l'espace tandis que les murs tournoient autour de lui comme des vautours.

La magie opère lentement, un tour de passe-passe éphémère qui l'accoutre d'une camisole chimique.

Il considère le boyau ouvert sur les coulisses, distingue la volée de marches dans le clair-obscur. Sa chambre de

fortune, aménagée sous les loges, est une tour d'ivoire qu'il n'atteindra pas cette nuit.

Alors il reste là. Étendu sur le sol froid, les paupières lestées de plomb.

L'écran scintille toujours dans la pénombre.

Assoiffé de mots.

Et de morts.

ACTE I

« Il faut que je sois cruel, uniquement pour être humain ».

William Shakespeare
(Hamlet, Acte III, scène 4)

Scène 1

Le sommeil l'avait emporté en charriant son lot de séquences répugnantes ligoté à ses addictions. Elle s'était réveillée en sueur, le souffle court, assommée par la cacophonie de ses propres cris. Comme une urgence, coucher sur le papier la noirceur bouillonnant dans sa tête, la régurgiter avec des mots, recracher le poison inoculé par la nuit. Décimer les cauchemars qui avaient élu domicile dans son cortex. Et dans ses veines.

Elle s'extirpa des draps froissés et vint se poster derrière la lucarne contre laquelle se calquait une obscurité absolue. Un faciès méconnaissable la dévisageait d'un air hagard. Un masque creusé par un étrange ballet d'ombres coiffé de mèches blondes.

Une dose. Rien qu'une dose...

— Lillian ?

Sa tête pivota sur son cou selon un axe aléatoire. Le squat puait l'urine et la solitude des mauvais jours. Les matelas crasseux s'alignaient en rangs serrés dans l'entrepôt désaffecté, vestige d'une époque économique florissante. Des corps piqués d'aiguilles gisaient comme des pantins, anéantis par la dope. Elle l'avait baptisé *Le Royaume des Désœuvrés*. C'était son truc, baptiser les endroits qu'elle fréquentait.

— Rendors-toi, s'entendit-elle murmurer.

— Lillian...tu saignes ?

Elle considéra le visage ami. Fanny avait atterri dans ce taudis deux semaines plus tôt, avec pour seuls bagages un passé sordide et une impressionnante collection de cicatrices. La pourriture qui la tabassait quotidiennement l'avait larguée, après s'être assuré qu'elle dégage sans un sou en poche. Non sans lui asséner une ultime raclée qui l'avait salement amochée, histoire de laisser une trace de son passage dans sa vie.

Elle l'aimait bien, Fanny. Son minois candide et sa longue chevelure de poupée apportaient une touche de pureté au décor. Mais combien de temps tiendrait-elle dans cet enfer ? Bientôt, les cauchemars consumeraient ses nuits et la mort finirait son œuvre en lui ôtant toute humanité.

Elle lui sourit pour la rassurer et descendit les manches de son sweat sur ses avant-bras comme on camoufle une maladie honteuse. Elle s'était grattée jusqu'au sang et, rongée par le manque, rêvait déjà au prochain shoot qui la plongerait dans les vapes. Pour oublier. Ne jamais recommencer...

Lillian balaya du regard le mouiroir improvisé. Depuis le fond du hangar insalubre, le petit nouveau l'épiait en silence, le dos calé contre le mur craquelé. Il avait débarqué la veille avec sa gueule d'ange dissimulée sous la visière d'une casquette et prétendait s'appeler Seamus. Une promesse de cancer collée au bec, il se contentait de scruter la pénombre qui l'enveloppait. Il n'avait pas décroché plus de trois mots depuis son arrivée. Ses yeux noisette l'avaient sondée en profondeur, avec une telle intensité qu'elle s'était mise à bégayer en cherchant vainement à briser la glace. Il ne se dévoilerait pas facilement, celui-là. Elle aimait ça.

Détournant son attention de Seamus, Lillian s'allongea près de Fanny et plongea une main frileuse dans son sac à dos. Un frisson brûlant remonta le long de son échine lorsqu'elle tira son dernier sachet d'héroïne. Elle divisa le contenu en deux monticules. Fanny l'observait, les paupières gonflées par l'insomnie. Ses lèvres fendillées effleurèrent les siennes. Un baiser désespéré. Un fragment de tendresse dans la puanteur de leur existence de camées.

— Tu n'as pas besoin de faire ça, marmonna Lillian en la repoussant délicatement.

Fanny la jaugea un instant pour s'assurer qu'elle ne lui en tiendrait pas rigueur. Elle saisit la feuille en aluminium saupoudrée du précieux opiacé et tourna le dos à Lillian afin de masquer le désarroi que trahissaient ses yeux embués de larmes. Ses os saillaient sous sa peau laiteuse comme s'ils cherchaient à s'emboîter correctement. Lillian eut soudain pitié de la gamine. Dans quelques heures, la sensation de chaleur s'estomperait et le manque entraînerait suées et

démangeaisons. Mais le pire surviendrait plus tard, lorsque les prises n'auraient plus d'effet et que la seringue sillonnerait ses veines encore vierges. Fanny entrerait par la grande porte dans la cour des junkies infectés, le corps gangrené d'abcès et l'âme aliénée. Elle l'avait initiée à des plaisirs mortels avec une facilité déconcertante. L'engrenage de la violence et de l'humiliation fragilisait le plus solide des rocs.

Savoir qu'elle n'assisterait pas au spectacle de sa lente agonie libéra sa mauvaise conscience. Quand la petite plongerait pour de bon, elle aurait déjà quitté cet infâme cloaque qui cloisonnait la lie de l'humanité dans un cercueil à ciel ouvert.

Soudain, un chien hurla à la mort, quelque part entre ici et la frontière de l'East Saint-Louis, une plainte déchirante qui ressemblait à s'y méprendre à celle dont son corps aurait voulu s'acquitter.

Lillian coinça une mèche blonde derrière son oreille et sniffa une ligne de poudre. La sensation de lourdeur l'envahit aussitôt. Elle se laissa glisser sur le matelas maculé de taches douteuses, s'abandonna totalement et sombra dans ce coma artificiel inhérent au sommeil. Cet état de non-existence qui la délivrait de toutes les peurs.

Jusqu'au prochain cauchemar.

Scène 2

La nuit l'encercla. La pénétra. La remplit à nouveau de cette curieuse nébulosité dont sont constitués les cauchemars. Les émotions se décuplèrent, la submergèrent totalement. Son corps martyrisé restait plaqué au sol. Et la fresque humaine était toujours là, en perpétuel mouvement, léchant ses paupières closes de sa langue écarlate, comme un diaporama absurde qui défilait en boucle. Les coups redoublèrent contre ses tempes, se démultiplièrent en salves de bombes sur un chemin miné. Crâne prisonnier d'un étai conçu à l'épreuve du bonheur.

La sensation vertigineuse de plonger dans un précipice ne dura qu'une fraction de seconde, pourtant l'envie de hurler s'éternisait. Un segment invisible fissura brièvement le cours du temps en détruisant tous ses repères. L'espace d'un instant, Lillian s'interrogea sur la source des halètements obscènes crachés à son oreille. Quand elle parvint à soulever les paupières, la douleur s'intensifia.

Ils étaient trois. L'assiégeaient, les yeux fendus sur un puissant désir de perversion. Molestaient la proie de leurs envies narcissiques pour la réduire à l'état de *chose*. Les visages hideux vibronnaient autour d'elle. Des dizaines de doigts nerveux palpaient, fouillaient sous le sweat déchiré, griffaient sa peau avec la maladresse d'une excitation aveugle et sourde. Leurs doigts, ces insectes poisseux, tripotaient ses seins, lacéraient son entrejambe à coups d'ongles crasseux. Leur haleine stagnait à la surface de son calvaire, écœurante.

Incapable de repousser leurs assauts, elle fixait le plafond en priant pour que la voûte s'écroule et les ensevelisse tous. Une main ferme plaquée sur sa bouche étouffait ses protestations muettes. Elle sentit sa mâchoire craquer, ravalait l'indicible.

Subitement, des cris explosèrent au *Royaume des Désœuvrés*. Un poing s'abattit et percuta violemment le crâne chauve du chef de meute. Un uppercut envoya valser son acolyte, puis un troisième, jusqu'à ce que la ronde infernale éclate enfin. Parmi ses violeurs, elle reconnut un dealer défoncé à la coke dont elle avait oublié le nom. Un petit caïd sans envergure qui détaïa sans demander son reste, talonné par ses deux clébardes.

— On t'aura, salope... l'entendit-elle jurer entre deux râles.

Seamus se pencha. Sa manière de la sonder – cette insistance indécente au fond des yeux – renforçait la sensation troublante d'une dangereuse proximité.

« Merci... » fut le seul mot que Lillian parvint à prononcer.

Il hocha sa jolie tête brune. Vissa une casquette sur son crâne. Ses lèvres pleines esquissèrent un sourire qui n'en était pas exactement un.

Elle se redressa lentement. Regarda s'éloigner ce corps sculpté qu'elle aurait voulu explorer sous les coutures de ses fringues bon marché.

Seamus quitta l'entrepôt par une porte en partie dégondée.

Il reviendrait.

Ils revenaient toujours...

*

Sans heurts. Sans pleurs. Ces fardeaux inutiles...

Lillian glissa une main sous la couverture, couleuvre de laine entortillée autour de Fanny. Un gémissement échappa à la gamine, encore lovée dans un sommeil exorcisé. Du moins, en apparence... L'agitation provoquée par l'agression l'avait forcément réveillée. Elle avait entendu ses gémissements étouffés sans broncher. S'était rendue complice par inaction.

Fermer les yeux face à l'horreur représentait parfois une nécessité. Pour se préserver. Feindre, comme un moyen de survie mis à disposition des faibles.

Elle décida de lui pardonner sa lâcheté.

Lillian pardonnait toujours.

Elle enterra définitivement cet épisode au cimetière des anecdotes. Au milieu d'autres stèles.

— Debout ! dit-elle en effleurant son épaule, si frêle qu'elle aurait pu la briser d'une simple pression.

Fanny marmonna. Plissa les yeux, incommodée par la lumière du jour qui s'invitait derrière les vitres sales.

— Viens, je te paie un café, insista Lillian.

— Quelle heure est-il ?

— On s'en fout. Lève-toi.

La gamine obéit. Enfila les vêtements dérobés la veille, lors d'une mission expéditive dans les bennes à ordures des quartiers huppés de Saint-Louis. Le jean bâillait lâchement sur ses hanches mais le débardeur abricot épousait les courbes et les angles comme s'il avait été cousu sur sa peau.

— Pas mal ! s'exclama Lillian. Mets ça, ajouta-t-elle en lui tendant un gilet. J'ai pas envie qu'on rameute tous les vicelards du coin...

Fanny émit un son pudique et charmant. Qui sonnait faux. Comme c'était bon, malgré tout, de l'entendre rire...

Elles slalomèrent entre les matelas, que certains *Désœuvrés* avaient désertés depuis longtemps pour aller gagner leur dope. Elles s'engagèrent dans les ruelles sinistres sans un regard pour les passants d'un jour. Non loin de là, Le Calice proposait des formules alléchantes, pour qui avait les moyens de déboursier huit dollars en muffins et donuts multicolores.

Lillian commanda deux cafés. Avec un nuage de lait. Pour adoucir leur existence.

— Pourquoi tu fais tout ça pour moi ? s'inquiéta Fanny, repliée sur la banquette en similicuir.

— Pourquoi pas ?

— Je plaisante pas. Dans mon monde à moi, les gens qui s'intéressent aux autres ont forcément quelque chose à gagner...

— Alors, nous ne vivons pas dans le même monde, se contenta d'assurer Lillian.

— Sérieusement... Tu ne vas pas me demander de faire des trucs dégueulasses ?

— Fanny, je n'ai pas à justifier l'affection que j'éprouve pour toi. Et non, je n'exigerai pas que tu vendes ton joli p'tit cul pour rembourser une dette imaginaire. Jamais. D'ailleurs, je t'interdis de céder, si un jour quelqu'un tente d'abuser de ta crédulité. C'est clair ?

— Je te le promets, assura la gamine.

Elle essaya de décrypter mentalement le sens des termes absents de son vocabulaire avant de reprendre, des trémolos dans la voix :

— Lillian...

Lillian se figea. Sa tasse percuta brutalement la soucoupe dans un cri de faïence brisée. Seamus venait d'entrer dans le bar. Une vague de chaleur enfla dans son bas-ventre. Elle maudissait cette sensation qui la rendait vulnérable. Bien plus encore que l'indigne culpabilité éprouvée par Fanny.

Seamus s'accouda au comptoir et glissa quelques mots au barman. L'homme hocha la tête en guise de réponse.

— On se barre, ordonna Lillian.

— Déjà ? s'étonna Fanny, en avisant une silhouette avancer vers leur table.

— Sale époque, lança Seamus. Chercher du boulot dans ce bled, c'est comme courir après la célébrité. Plus on l'approche, plus elle nous échappe...

La gamine se fendit d'un sourire mièvre.

« *Allons sûrement et doucement : trébuche qui court trop vite* », déclama Lillian.

— William Shakespeare ? s'enquit Seamus en se glissant sur la banquette.

— Lillian rêve de devenir actrice. Pas vrai ?

Elle dévisagea Fanny avant de reporter son attention vers celui qui lui bloquait désormais le passage. Il hocha la tête.

Majestic Murder

Texte intégral et extrait :

© Éditions Fleur Sauvage – Tous droits réservés

ISBN 979-10-94428-37-5